

L'oralité dans *L'exil selon Julia* de Jisèle Pineau : un rempart contre l'assimilation culturelle

Chihab BESRA¹

Université de Médéa/Chihab_besra@yahoo.fr

Date de réception 15-01-2019 date d'acceptation 21-12-2019 date de publication 28-12-2019

Résumé

L'Exil selon Julia de l'écrivaine guadeloupéenne Jisèle Pineau met l'accent sur le risque qui menace les valeurs culturelles chez certaines sociétés en exil dans le monde. Alors que les parents assimilés s'orientent vers des comportements et des habitudes destructrices par rapport à la survie des traits identitaires de leurs communautés, les enfants oscillent entre la tentation aliénante exercée par le modèle culturel du pays d'accueil et l'appel nostalgique du pays d'origine.

Contrainte de s'exiler en France, Julia, la grand-mère, tente de sauver ses petits-fils en leur inculquant les repères impératifs à leur équilibre. Elle parvient à infuser sa voix à celle de sa petite-fille Marie, la narratrice, qui prend le relais et tente de réunir les fragments épars d'une conscience et d'une identité en construction.

Mots-clés : culture - mémoire - identité - exil - voix.

¹ - Chihab BESRA

Orality in *Exile according to Julia* of Jisèle Pineau: a bulwark against cultural assimilation

Abstract

Exile according to Julia is a novel written by the Guadeloupian writer Jisèle Pineau. It stresses on the risk of forgetting that threatens cultural values of certain societies in exile around the world. While assimilated parents are moving towards destructive behaviors and habits, in comparison with the survival of their communities' identity traits. Children oscillate between the alienating temptation exerted by the host country's cultural model and the native country's nostalgic call.

Forced to go into exile in France, Julia, the grandmother, is trying to save her grandchildren by inculcating values in them for their inner well-being. She manages to infuse her voice with that of Marie, the narrator, who takes over and tries to bring together the scattered fragments of a conscience and an identity under construction.

Keywords: culture - memory - identity - exile - voice.

Introduction

Le récit de Pineau décrit l'expérience tumultueuse d'une famille guadeloupéenne vivant en France lors des années soixante. Tout commence lorsque Julia, dit Man Ya, décide de quitter son foyer. Son fils Marichal qui vient la sauver de la violence de son père la convainc de l'accompagner à Paris où il vit avec sa femme, Daisy, et ses enfants.

L'histoire est contée par Marie, la petite-fille de Julia qui, tout en étant victime du racisme des passants, des moqueries des camarades et des maîtresses à l'école, observe et écoute attentivement les récits de sa grand-mère. Celle-ci n'a qu'un souci : transmettre les valeurs culturelles ancestrales à ses petits-fils pour les immuniser contre l'assimilation, puis repartir aux Antilles afin de renouer avec le mode de vie guadeloupéen.

Notre objectif, dans cette contribution, est d'examiner de près les fonctions que remplit la mémoire comme facteur de résistance culturelle dans le texte de Pineau. Pour ce faire, nous essaierons de répondre aux questions suivantes : comment le sentiment douloureux, suscité par le racisme à Paris, contribue-t-il au développement de l'identité exilée de la narratrice ? Quels sont les éléments culturels relevant du patrimoine guadeloupéen transmis aux enfants par la grand-mère Julia ? Le contexte social au pays d'origine comble-t-il les attentes identitaires des enfants émigrés ?

Il sera donc d'abord question de montrer comment le sentiment d'être rejetées par leurs pays d'accueil influence les choix et les décisions de vie de la grande-mère et sa petite-fille Marie.

Nous expliquerons, ensuite, dans quelle mesure la mémoire culturelle, dans un parcours jalonné de voyages et de déterritorialisations, se présente comme la voie salvatrice à emprunter pour survivre aux douleurs que suppose la vie loin du pays d'origine.

Nous verrons également comment la narratrice s'aperçoit, vers la fin de l'histoire, que son retour au pays natal n'est qu'une prolongation à son exil intérieur.

1. Les risques de l'acculturation

Dans le récit de Pineau, le mal du déracinement semble s'emparer de la grand-mère Julia, lors de son séjour forcé en France. Après avoir quitté La Guadeloupe, la terre qui la vue naître et grandir, elle éprouve de grandes difficultés à s'adapter au caractère glacial qui caractérise le climat ainsi que le tempérament des individus dans la cité parisienne :

Mon Dieu, la froidure entre dans la chair et perce jusqu'aux os. Tous ces Blancs-là comprennent pas mon parler. Et cette façon qu'ils ont à me regarder comme si j'étais une créature sortie de la côte de Lucifer. Faut voir ça pour le

croire. A mon retour en Guadeloupe, je raconterai à Léa que Là-Bas, la France, c'est un pays de désolation. (p. 55)

A cette profonde détresse s'ajoute la peine de voir les membres de sa famille, notamment ses petits fils, exposés aux menaces identitaires et psychologiques inhérentes à l'émigration. Marie, par exemple, la seule fille noire dans sa classe, souffre le martyr face au mépris de son institutrice : « *Les enfants ! La Noire a déjà fini sa copie ! Alors, vous pouvez le faire aussi !* » (p.139) et à l'hostilité de ses camarades : « *Retournez dans votre pays, Bamboulas ! Retournez ! Chez vous en Afrique !* » (p.139). Julia s'aperçoit que le risque provient essentiellement des parents qui, se sentant privilégiés d'avoir échappé aux conditions difficiles où évoluent les leurs, et croyant être redevables à la France, renient en bloc tout ce qui a trait à la culture guadeloupéenne :

Enfants ! Rien, il n'y a rien de bon pour vous au Pays, ... Antan, ce fut une terre d'esclavage qui ne porte plus rien de bon. Ne demandez pas après ce temps passé ! Profitez de la France ! Profitez de votre chance de grandir ici-là ! Au Pays, la marmaille parle patois. Profitez pour apprendre le français de France. Ce n'est pas facile d'échapper à Misère,

Malédiction et Sorcellerie, ces trois engeances du mal qui gouverne là-bas. Les Nègres suent dans les champs de cannes et ne voient jamais un seul soleil se lever sur leur vie. Les enfants s'en vont à l'école sans souliers. On ne connaît ni linge à la mode ni bonbon réglisse.... Mais quant à déterrer ces histoires d'esclavage, ça ne vaut pas la peine... Non, y a rien de bien bon au Pays (p. 28-29).

Pineau souligne que, bien qu'ils soient bien assimilés par la culture française, les parents font l'objet d'une discrimination raciale sans limites. Ils ont, certes, un statut de citoyens mais éprouvent toujours des difficultés à s'intégrer dans la société française qui les rejette.

Malgré cette « *spécificité statutaire* » (Périna, 2005, p. 521), ils n'envisagent pas de retourner dans leur pays d'origine et continuent de consoler leurs enfants, victimes de stéréotypes négatifs infinis, en leur proposant des solutions qui ne font qu'augmenter leurs charges émotionnelles : « *Ne vous occupez pas ! Ces mots-là ne pèsent d'aucun poids ! Il ne faut pas pleurer, surtout pas exposer sa peine, pas leur donner cette satisfaction pas vous faire remarquer !* » (p.11).

Quand ils sont à court d'arguments, ils leur demandent de penser à des ethnies semblables qui prennent leur mal en patience. L'ironie qui teinte souvent le récit de la narratrice

quand elle rapporte les paroles de ses parents laisse transparaître son amertume et son exaspération vis-à-vis d'un tel raisonnement : « *Elle (sa mère Daisy) m'apprend que les Arabes vivent dans les déserts et jure qu'être noire, et gauchère à la fois, ce n'est pas grave, c'est pas grave...* » (p.62).

2. La Mémoire comme moyen de résistance culturelle

Julia s'assigne le devoir d'éduquer ses petits enfants et tient à les extraire au monde superficiel et dur d'une France qu'elle considère comme lieu de « *Tribulations et Emmerdations* » (126). Les initier à la vie réelle et profonde du pays d'origine est susceptible, selon elle, de les doter d'une identité forte et équilibrée et leur inculquer les jalons du retour :

*Alors, nous comprimés réellement ce que
Man Ya nous avait apporté...Sentes
défrichées de son parler créole,
Sentiments marcottés en nous autres,
jeunes bois étoilés. Senteurs révélées.
Elle nous avait donné mots, visions, rais
de soleil et patience dans l'existence.
(Elle) nous avait désignait les trois
sentinelles, passé, présent, futur, qui
tiennent les fils du temps, les avait mêlés
pour tisser jour après jour, un pont de*

*corde solide entre Là-bas et le Pays.
Pendant toutes ces années de neige et de
froidure, elle avait tenu allumée la
torche qui montrait le chemin. Sa main
ne nous avait jamais lâchés (p.217-218).*

Pour permettre à ses petits-fils de faire face aux traumatismes du racisme et de l'acculturation qu'ils subissent systématiquement, Julia tente de leur transmettre la mémoire culturelle du pays dont ils sont originaires. Elle considère que c'est le seul moyen de « *marqu (er) le chemin pour eux...* » (p.118). Afin de parvenir à son objectif, elle s'engage dans quatre logiques d'identification différentes :

- La première est historique. Elle est perceptible à travers l'évocation des ancêtres comme acte de fidélité à leur égard.
- La deuxième est linguistique. Elle est traduite par sa détermination à apprendre à ses petits-fils la langue créole comme composante incontournable de l'identité antillaise.
- La troisième est relative à l'aspect culinaire de la vie en Guadeloupe.
- La quatrième est teinte de traits moraux. Elle apparaît à travers l'inculcation des repères permettant aux enfants de résister contre l'errance et les peines suscitées par l'émigration.

2. 1. L'Histoire d'une culture

Les préoccupations identitaires nourries par la narratrice dans *L'exil selon Julia* paraissent comme un leitmotiv lancinant. Elles

se présentent souvent sous forme de questions auxquelles la petite Marie ne trouve pas de réponses : pourquoi, à titre d'exemple, ses parents ainsi que les émigrés antillais, ont-ils quitté leur terre natale ? Pourquoi avoir choisi la France comme terre d'exil ? Leur exil leur procure-t-il la paix escomptée ? Envisagent-ils le retour aux sources ?

A travers ces questions et la tentative d'y répondre, Gisèle Pineau critique l'amnésie volontaire de cette catégorie de Guadeloupéens qui étouffent toute pensée susceptible de leur rappeler l'esclavage. Elle désapprouve le fait que ces émigrés ne prêtent pas attention à leur histoire et préfèrent s'extasier sur leurs « prouesses » lors de la seconde guerre mondiale quand ils étaient appelés à lutter du côté français qui les renie et les dénigre.

Elle dénonce l'oubli, forcé ou volontaire, comme prélude à l'aliénation et considère que le fait de se rappeler le passé du pays d'origine s'inscrit dans une obligation morale envers les ancêtres et les valeurs qu'ils véhiculent.

Estimant que le passé ne doit pas se maintenir dans l'anonymat et qu'il « *s'efface encore par les silences et tabous qu'une société entretient* » (Robin, 2003 : 82), l'écrivaine prend soin, par le biais de la voix de Julia, de l'évoquer continuellement. En faisant part des conditions insoutenables dans lesquelles ont vécu les aïeux, elle traduit une volonté pressante de conserver le souvenir de ceux qui ont souffert et qui risquent d'être oubliés et ignorés. L'évocation de ces hommes

rappelle, d'après elle, les dépassements de l'homme blanc, démasque ses stratégies d'aliénation et aide à penser et « *comprendre le présent par le passé* » (Bloch, 1988 : 186) :

Il existait quelques photos de ce vieux temps. Personne ne s'y intéressait. (...) Il est bon de revenir sur ces traces anciennes même si pilées cent fois. Au début, quand tu chemines là, tout n'est qu'enchantement. Et puis, d'un coup, tu rentres dans des bois inconnus oppressants qui barrent même le regard du soleil. En un petit moment, tu comprends que tu n'as jamais su quelle personne tu étais, ce que tu es venue chercher sur cette terre. (p.57)

Marie se désole dans ce passage du fait que les gens autour d'elle ne prêtent pas attention à ce qui est susceptible de ressusciter le passé, à ces « *photos de ce vieux temps* » rappelant les origines, contrairement à elle qui compte s'en servir comme une passerelle ayant le pouvoir de l'aider à « *revenir sur ces traces anciennes* » et voir se fédérer en elle les fragments de son identité éparse.

2.2. La langue créole

La narratrice dans *L'exil selon Julia* montre comment les parents émigrés n'enseignent pas le créole à leurs enfants et en ont

honte. Pour eux, l'accès au progrès et à la civilisation passe exclusivement par le français, la langue de France :

Parler français témoigne de bonne éducation et manières dégrossies. Un homme qui te parle en français est un monsieur civilisé... Un bougre qui te crie en créole est un vieux nègre de la race mal élevée, chien-fier rosse assurément boloko de première catégorie, malpropre à puces, scélérat à la langue effilochée, bandit cinquante-quatre coutelas, coqueur roi de poulailler, capon à grands jarrets, Judas Iscariote, Belzebuth en caleçon, esprit de vin de haine... un monsieur qui cause dans un bon français de France est un chef-d'oeuvre immaculé, un prophète en cravate sanctifiée, en espoir de grand marier... Fuir le sieur sans horizon qui s'adresse à toi en créole (p.210).

Etant consciente que la langue constitue une composante essentielle de l'identité et de la culture d'un individu et qu'elle doit être transmise de génération en génération, et s'apercevant de la gêne et des difficultés que ses petits-fils éprouveront, une fois en Guadeloupe, s'ils ne la maîtrisent pas, la grand-mère en

fait de son enseignement une priorité du premier ordre. C'est ainsi qu'elle fait sciemment de communiquer avec eux en créole. Elle veut qu'ils aient du respect pour cette langue et en fassent une affaire d'honneur : « *Ils mettent le créole haut comme ça, en font une affaire d'honneur et respect* » (210).

En leur apprenant la langue de leur pays d'origine, Julia vise à procurer à ses petits-enfants des repères susceptibles de les aider à s'orienter s'il leur arrive de s'égarer : « ... *Et même s'ils parlent RRR dans leur bouche, ils entendent ma langue... Et si un jour, ils s'en viennent à Routhiers, ils ne seront pas perdus* » (118).

L'apport salvateur de cette langue semble bien acquis chez les enfants. Chaque fois que la narratrice se trouve face à des épreuves difficiles, à titre d'exemple, elle entend la voix rassurante de sa grand-mère lui dire en créole de ne pas pleurer « *Pa pléré ti moun !* » ou de ne rien craindre : « *Pa pè a yen ! Ou k sové* » :

J'ai fermé les yeux et je t'ai vue dans ton jardin, au milieu de tous tes grands arbres, Moi, j'étais assise sur une roche et je te regardais... J'ai dit : Man Ya ! Ne m'oublie pas ! Tu m'as regardée et tu as dit : « Pa pè a yen ! Ou k sové » Alors, j'ai ouvert les yeux et je suis allée écrire. Et je me sentais plein de force grâce à tes paroles (p.151).

La petite Marie, dans ce passage, explique comment la voix de sa grand-mère s'exprimant en créole, se présente comme une source d'où elle puise force et inspiration dans les moments difficiles. L'évocation du jardin qui symbolise l'enracinement, et la mention de la roche, synonyme de solidité et de force, illustrent bien ce que représente le créole comme vecteur d'identité et facteur primordial d'identification et de cohésion sociale au sein de la communauté gouadeloupéenne : « *Le créole que Man Ya nous causait est ici, dans les rues, au marché, à l'école, en liberté. Il dit les humeurs et le temps, les commerces, l'amour* » (p. 176).

2.3. L'inculcation des valeurs morales

Outre leur langue maternelle, l'Histoire des leurs, Julia tient à inculquer à ses petits-fils des principes moraux, fondés sur la mémoire. Derrière sa voix nostalgique et sa critique du mode de vie parisien, se profile un véritable travail d'argumentation visant à délivrer un enseignement et incite à réfléchir sur certains aspects moraux dans le comportement des individus, notamment ceux qui se trouvent en situation d'exil.

La pensée de Julia marque tellement ses petits-fils qu'elle semble s'incarner dans tout ce qu'ils entreprennent comme actions :

(...) nous découvrons que si Man Ya n'est plus là, en chair, sa pensée nous poursuit, sa voix revient comme sortant

de nous-mêmes, Un vent ramène les effluves d'une lotion. Des soupirs se lèvent de son lit qui craque étrangement et censure tous nos gestes, Man Ya est partie, mais son absence est une présence aussi tenace que la nostalgie qui nous l'a enlevée. (p.139)

2.3.1. La foi

Le rapport des enfants à la religion était limité vu la relation froide qu'entretiennent leurs parents à l'égard de cet aspect de la vie. Mais après s'être habitués aux prières et au discours religieux de Man Ya, ils adoptent la foi comme appui lors des difficultés et voie de délivrance quand les actes de cruauté du monde extérieur se multiplient : « *Si la cloche sonnait... Mon Dieu, faites que la cloche sonne !* » (p.61)

2.3.2. Le respect

Tout en lui soulignant qu'elle doit le faire pour elle et pour sa race, Julia apprend à Marie qu'il faut se comporter dignement pour imposer le respect aux autres. Elle lui signifie qu'elle n'a certes pas choisi la couleur de sa peau mais elle peut décider de la couleur de son âme et mériter sa place au paradis. Cela est perceptible dans la citation suivante :

*Qui veut du respect s'en procure !
Une négresse doit racheter les péchés
de sa race. Une négresse noire doit*

*montrer la blancheur de son âme et
agir dans le bien. Une négresse noire,
laide à cheveux grainés doit mériter,
plus que tout autre, sa place au ciel.
Ne te dérespecte pas ! (p.28)*

2.3.3. L'autosuffisance

Marie apprend petit à petit, grâce au discours rassurant de sa grand-mère Man Ya et ses récits inspirés de sa vie en Guadeloupe, comment s'affirmer au sein d'une société xénophobe qui ne tolère pas la différence. Pour y parvenir, elle opte pour l'écriture comme alternative efficace afin d'évacuer ses traumatismes. Cet « *espace clandestin de liberté d'expression* » (Camarade, 2007 : 62) se présente comme une transformation radicale qui lui permet de s'échapper à la vie humiliante qu'elle mène et renouer avec les souvenirs que sa grand-mère a de sa vie, dans son pays natal :

*Je veux quitter cette terre-là qui me
repousse. Alors, je deviens écrivaine
d'après-midi, gribouilleuse de minuit,
scribe du petit matin. Ecrire pour
s'inventer des existences. (...) Ecrire
pour animer des souvenirs (p. 140).*

En annonçant qu'elle veut écrire pour « *s'inventer des existences* » et « *animer les souvenirs* », Marie signifie que sa vie est tronquée, qu'elle n'a pas assez de souvenirs de son pays d'origine et qu'elle s'inspire de la mémoire de Julia pour en

concevoir. L'acte d'écrire se présente donc pour elle comme « *un produit de substitution* » (Gusdorf, 1990 : 388), une tentative de s'inventer un capital de souvenirs où il lui est possible d'« *enregistrer avec une précision toute sismographique* » (Cohn, 1981 : 181) les retentissements qu'a eus sur elle l'exil.

Le pouvoir thérapeutique de l'écriture semble l'aider à retrouver son moi éparpillé par les atrocités du monde qui l'entoure. A la suite de chaque confrontation, elle opte pour cette solution comme une échappatoire momentanée, susceptible de lui permettre de trouver refuge dans l'imaginaire fécond de sa grand-mère : « *J'écris les contes et légendes de Julia* » (p.141). Cet espace de paix et de liberté s'avère en mesure de donner naissance aux diverses possibilités d'une autre existence qu'elle sent se mouvoir en elle, une existence où elle trouve sa plénitude.

2.3.4. La force du caractère

La résistance intellectuelle, qui repose sur des repères moraux inculqués par Julia, semble être le chemin indiqué que Marie emprunte pour lutter contre ce qui l'accable. Le soutien qu'elle trouve auprès de sa grand-mère lors des moments difficiles : « *Pa pléré ti moun !* » (p.151) et l'énergie morale qu'elle lui infuse la dote d'une grande force face aux discours et comportements discriminatoires. Cela se voit dans son impassibilité devant les attitudes provocatrices des Blancs : « *De toute façon, son esprit n'est pas tourmenté par les Blancs. Elle a déjà remarqué que cette race est drôlesse. Ces gens-là aiment à se manier les uns les autres.* » (p.70). Cette résistance dont elle

semble avoir les moyens lui permet, d'une part, de s'affirmer contre ce qui menace l'humain en elle et, d'autre part, lui procure le recul nécessaire pour pouvoir sauvegarder sa faculté de discernement et bénéficier de la possibilité d'appriivoiser sa douleur et son angoisse.

2.3.5. La tolérance

L'accent mis sur la douleur ressentie par sa grand-mère après sa venue en France : « *Mon Dieu, la froidure entre dans la chair et perce jusqu'aux os. Tous ces Blancs-là ne comprennent pas mon parler. Et cette façon qu'ils ont à me regarder comme si j'étais une créature sortie de la côte de Lucifer. Faut voir ça pour le croire.* » (p.55) et la description de la souffrance qui accompagne l'évocation de son dépaysement : « *Comment vivre dans un pays qui vous rejette à cause de la race, de la religion ou de la couleur de peau ?* » (p.152) renseignent sur l'opposition de la narratrice à tout ce qui a trait au racisme. Ils reflètent son souhait de voir un nouveau monde au sein duquel les individus cohabitent ensemble, sans tenir compte de leurs origines, de leur couleur de peau, ou de leurs croyances. Le mépris que l'on perçoit dans la voix de Marie quand elle décrit le regard que portent les « Blancs » sur les autres races

Les Blancs se croient supérieurs à toutes les races de la terre. A leur idée, ils sont les plus intelligents. Ils

*croient qu'ils ont le droit d'aller
conquérir toutes les terres du monde,
mais personne ne doit venir chez eux.
Eux seuls ont le droit de dire : «
Retourne dans ton pays ! » (p.151)*

reflète son opposition au narcissisme et à l'uniformité des idées et des mœurs. Elle donne l'impression de nourrir l'espoir d'évoluer dans un univers où s'abolissent toutes sortes de frontières et où la différence serait une source d'échange et d'enrichissement pour tous.

Ces valeurs humaines inculquées par Man Ya semblent marquer les enfants pour toujours. Pour combler le grand manque qu'a entraîné le départ de leur grand-mère, ils enfoncent leurs visages dans son matelas pour inhumer son odeur et renouer avec son discours chargé d'affection et de recommandations : « *Nous nous couchons à tour de rôle sur son lit, juste pour respirer le souvenir de son odeur dans les plis du matelas.* » (p.138).

2.4. La nourriture

Le domaine culinaire est présent dans le récit de Pineau comme un vecteur permettant de transmettre une partie importante du patrimoine guadeloupéen. Lors du séjour de Man Ya en France, les enfants se familiarisent avec la nourriture antillaise, ses saveurs et ses odeurs. Même après son départ, ils trouvent le moyen de rester profondément liés aux richesses de la cuisine haïtienne :

J'ouvre la fenêtre. Je sens, je hume... je crois pouvoir tirer tous les parfums des vents comme grains de riz ou pois. Je me dis que, peut-être, un alizé mènera pour moi les senteurs du jardin de Man Ya. Vanille, cannelle, cacao, café grillé, muscade, poudre à colombo. Je plonge mon nez... J'aspire au grand coup. Et, Souffle coupé, je cours dans ma chambre où je lâche ces fragrances enivrantes (p.141).

Le plat de lentilles transporte souvent Marie dans l'univers antillais. L'image des graines répandues dans son assiette lui rappelle les îles de Gouadeloupe. Ce repas pour lequel elle a une prédilection particulière lui permet, de temps à autre, de renouer symboliquement avec son pays d'origine : « *A ceux qui me disent de retourner dans mon Pays, je peux répondre que j'y retourne de temps en temps* » (p. 147).

Pour maintenir ce lien, elle ne se brosse pas les dents après avoir mangé du colombo pour pouvoir savourer davantage ce repas si cher et garder son goût, le plus longtemps possible, dans sa bouche.

A partir de la mémoire de Julia et ses récits sur la terre natale, il est possible aux enfants d'imaginer des fragments du

mode de vie antillais, fondé essentiellement sur la nature : le jardin, à titre d'exemple, se révèle une source intarissable de trésors. Outre les aspects paysagers spécifiques à La Guadeloupe qu'il représente, il procure de la nourriture et offre toutes sortes de panacées. Julia qui ne visite jamais de médecins y trouve des herbes susceptibles de guérir n'importe quelle maladie.

Bien qu'ils ne se soient jamais rendus en Guadeloupe, les enfants sont, grâce aux paroles de leur grand-mère, en mesure de décrire cet espace fertile comme un lieu qui leur est particulièrement familier :

Elle va retrouver son jardin qui lui donne le manger, les herbes à guérison, son chemin de Routhiers, ses grands bois au bas de la Soufrière, sa case au pied des Chutes-Carbet... Sa case, ouverte sur les quatre bords, regardant les quatre points cardinaux... Nous entendons les babillages de la boutique de Louise, les bruissements du jardin, le boucan de la rivière, les chuchu de la source, les grognements des animaux. Et toutes les odeurs des alentours tous les sons, ramassés par les vents (p.139).

Tout en soulignant son importance comme source d'alimentation et de guérison, l'évocation du jardin de Julia, dans ce passage, est insérée dans une série de détails naturels qui rappellent le pays natal. Cela est perceptible dans la mention du « *chemin de Routhiers* » et « *les quatre points cardinaux* » qui renvoient à l'itinéraire du retour, « *les grands bois* » synonyme d'enracinement et d'ancrage, « *Soufrière* » qui désigne l'énergie, la chaleur et la fusion, « *la rivière* » qui représente la vie et le renouvellement, les « *animaux* », symbole du rattachement instinctif à la terre natale. Tout dans cet extrait évoque la terre des ancêtres et incite au retour aux sources.

3. Le retour aux sources

Vers la fin du roman, les petits-enfants rejoignent leur grand-mère en Guadeloupe et s'y sentent rapidement dans leur élément. Toutefois, leur intégration ne se fait pas sans heurts. Marie qui considérait que son pays d'origine était un monde parfait où tous les « Noirs » pourraient vivre en paix : « *Je me disais : là où on va, les Noirs sont chez eux. Jamais plus je ne laisserai quelqu'un m'appeler Bamboula..jamais. Jamais plus je n'irai cacher la noirceur de ma peau sous un bureau* » (p.97) réalise que la discrimination raciale est toujours au- rendez-vous. Les Guadeloupéens à la peau blanche (les Békés), à titre d'exemple, prennent leurs distances par rapport aux « Noirs » et aux autres races, consacrant ainsi les agissements racistes de

leurs ancêtres. Pis encore, ils tiennent même à dresser des frontières entre eux et les « Blancs » de France :

Dans la cour de l'école, des Blanches qu'on appelle Békées se retrouvent entre elles, minorité. Elles ne se mélangent pas aux autres races et même pas aux Blanches de France, les Zorey (filles de militaires et de coopérants principalement). (...) Mais elles doivent porter l'héritage pesant de leurs aïeux. Alors, elles gardent le rang et la distance, ne se mêlent surtout pas aux négresses. (p.187)

La narratrice ne quitte donc pas son statut d'étrangère même dans le pays qu'elle considère comme un paradis terrestre. Elle finit par rompre avec ses illusions et se résigner à son exil, situé au carrefour de deux terres :

Soudain, se voir debout, écartelé, comme le Nègre déchiré entre deux terres, un pied en France, l'autre en Afrique. D'un coup, repousser l'imminence de l'arrivée au Pays vrai, parce qu'il ne sera jamais celui qu'on a bâti, jour après jour, avec des grains de souvenir piqués dans la parole nostalgique (...) (p.169)

Au fur et à mesure du temps, elle s'aperçoit que bien que son pays d'origine réponde à une bonne partie de ses besoins culturels et identitaires, il lui fait revivre des traumatismes à peine cicatrisés. Elle découvre, à sa grande déception, qu'il y est question des mêmes comportements discriminatoires dont elle était victime dans la cité parisienne et à l'école. C'est alors qu'elle prend conscience que l'image qu'elle s'est construite de sa terre natale n'est que le reflet de ses rêves et des récits nostalgiques de sa grand-mère.

Conclusion

La résistance culturelle dans le texte de Jisèle Pineau n'est possible que grâce à la mémoire de la grand-mère Julia. En effet, le recours constant aux différentes formes de la tradition orale antillaise permet à la vieille femme d'épargner à ses petits-enfants les tourments du déracinement et de l'errance qu'entraîne l'abandon des valeurs des *aïeux*, par les parents, au nom de l'intégration. Elle réussit ainsi à leur dresser un itinéraire efficace et fiable qui décide des orientations de leur vie, notamment celles liées à l'identité et à la patrie.

Cependant, une fois en Guadeloupe, les petits-enfants se rendent compte que les représentations qu'ils se sont faites de leur pays natal leur furent transmises par « *procuration* » (Cremers, 2015 : 26). Les « *grains de souvenirs* » véhiculés par la voix et la nostalgie de leur grand-mère leur ont, certes, été

d'un grand apport mais ont contribué à la construction d'un monde idéalisé qui contraste avec la réalité. Comme résultat, ils se voient tiraillés entre deux lieux distincts : un pays d'accueil dont le racisme rend impossible leur intégration et un pays d'origine qui les incite au retour mais ne tient pas à toutes ses promesses.

Bibliographie

CAMARADE H., 2007, *Ecriture de la résistance, le journal intime sous le troisième Reich*, Toulouse : P.U. Mirail.

COHN D., 1981, *La transparence intérieure*, Paris : Seuil.

CREMERS G., 2015, *L'oeuvre d'art : Un nouveau chez soi La représentation de l'identité exilée dans Le pavillon des miroirs de Sergio Kokis et L'Exil selon Julia de Gisèle Pineau*, mémoire de master en littérature francophone, université Nimègue.

GUSDORF G., 1990, *Les Écritures du Moi*, Paris : éd Odile Jacob.

LE GOFF J., 1988, *Histoire et mémoire*, Paris : Gallimard.

PERINA M., 2005, « Construire une identité politique à partir des vestiges de l'esclavage? Les départements français d'Amérique entre héritage et choix » dans P. WEIL et S. DUFOIX (dir), *L'esclavage, la colonisation, et après...*, Paris : PUF.

PINEAU G., 1996, *L'Exil selon Julia*, Paris : Editions Stock.

ROBIN R., 2003, *La Mémoire saturée*, Paris : Stock, coll. « Un ordre d'idées ».